

## Héritage

J'ai appris son existence vers mes huit ans. Un cauchemar m'avait sorti du sommeil et j'étais descendu boire un verre d'eau. En passant devant le bureau, j'ai vu mon père, debout face au mur. Ce mur était ouvert sur un coffre dont je ne soupçonnais pas l'existence. De ma position dans le couloir, il me semblait vide.

Mon père, voûté, n'esquissant pas le moindre mouvement, je pris peur. Peut-être se sentait-il mal. Dans un chuchotement, je l'appelai :

— Papa ?... Tu fais quoi ?

Il s'est retourné lentement vers moi, comme sortant d'un songe. En me découvrant, il a sursauté, pivoté et remis un objet dans le coffre qu'il a rapidement fermé.

Mais j'avais eu le temps d'apercevoir la chose : une petite boîte en bois, pas très grande, sans fioritures, assez banale en fait.

Papa m'a houspillé et renvoyé dans ma chambre avant même que je puisse dire autre chose. Je n'ai pas compris sa colère, mais j'ai obéi et, couché dans mon lit, je n'ai pas réussi à me rendormir.

Qu'était ce coffret ? Que contenait-il ? Pourquoi Papa m'avait-il grondé ? Autant de questions auxquelles je n'ai pas trouvé de réponses avant de sombrer enfin dans le sommeil.

Au matin, j'ai rejoint Papa dans la salle à manger. Comme d'habitude, pendant que Livia nous servait, il n'a pas desserré les dents. Resté seul avec lui, je m'attendais à une remontrance pour ma balade nocturne, mais il est demeuré silencieux. Après son petit déjeuner, il s'est isolé dans son bureau et je ne l'ai pas revu de la journée.

Regardait-il encore sa boîte ?

Je ne cessais d'y songer sans savoir pourquoi. Somme toute, elle ne présentait absolument rien d'intéressant. Peut-être était-ce la peur sur le visage de mon père qui m'intriguait.

Après avoir trituré un long moment l'hypothèse de lui en parler, j'ai abandonné l'idée. J'étais bien jeune, mais je réalisais que ça ne mènerait à rien. Pourtant, je voulais revoir ce coffret, sans trouver moyen d'y parvenir. Le bureau toujours verrouillé, avec un grillage devant les fenêtres, ne m'offrait aucune entrée possible et plus jamais Papa n'a ouvert le mur devant moi.

Le temps a passé avec ses bons et ses mauvais moments. Certains ont éloigné mes pensées de l'objet. D'abord, mes débuts au pensionnat sur une décision imprévue de mon père. J'ai soupçonné que cela avait un rapport avec la boîte, mais je n'y ai pas réfléchi plus. Un second événement a très vite relégué ces réflexions à l'arrière-plan : le décès accidentel de Livia. Cette brave femme m'avait élevé depuis ma naissance et avait compensé l'absence de ma mère morte en couche. Ce décès m'a perturbé au point que Papa a dû me ramener au manoir. j'ai mis beaucoup de temps à m'en remettre. Mon père a fait ce qu'il a pu, mais il n'avait jamais été doué pour les marques d'affection ou pour s'occuper de moi. Toute son existence – en tout cas, celle vécue avec moi – il m'a paru trop préoccupé pour cela.

Quatre ans plus tard, la vie avait repris son cours habituel, sans école – les leçons m'étaient dispensées par un précepteur –, sans camarades. Après les heures d'étude, je passais mon temps à tourner en rond dans le parc ou la maison. Avec l'ennui, est revenue l'obsession pour la boîte. Je n'avais jamais arrêté d'y penser, mais depuis plusieurs mois, ça virait à l'idée fixe. Je ne cessais de passer devant le bureau, l'air de rien, évitant d'attirer l'attention de mon père. J'attendais l'occasion et je savais qu'elle arriverait tôt ou tard.

Un matin d'été, Papa a dû partir. Un de ses vieux amis avait succombé à une crise cardiaque. Distré par l'événement, je suppose, il avait oublié de verrouiller la pièce qui m'attirait tant. Je n'ai

pas hésité, j'ai foncé. Derrière le tableau, le coffre s'offrait à moi et comble de chance, lui aussi était ouvert.

J'ai saisi la boîte, le cœur battant. Enfin, j'allais découvrir ce qu'elle contenait. Dans mes mains, elle m'a paru bien froide, mais je n'y ai pas fait attention, je ne pensais qu'à son contenu. Je l'ai posée sur le bureau en chêne et j'ai pris une grande inspiration avant de soulever avec délicatesse le couvercle. Je crois que j'ai fermé les yeux pour retarder encore un peu ce moment tant espéré.

Quand j'ai relevé mes paupières et plongé mon regard dans le coffret, je n'ai rien vu. J'ai glissé ma main pour être sûr, mais non, cette boîte qui m'avait tant obnubilé depuis quatre ans était vide.

Déçu, je l'ai observée encore un moment, puis remise à sa place avant de quitter l'endroit. Durant le restant de la journée, je me suis interrogé sur l'objet.

Pourquoi était-il enfermé dans un coffre, lui-même dans une pièce close en permanence ?

Pourquoi n'y avait-il rien dedans ?

Pourquoi mon père le cachait-il ainsi ?

J'aurais aimé poser ces questions à quelqu'un, mais depuis la mort de Livia, nous vivions seuls. Papa avait renvoyé le personnel. Le mardi, un jardinier venait entretenir le parc et une femme d'ouvrage passait deux fois la semaine pour le ménage. Je n'avais créé de liens avec aucun des deux et il m'apparaissait évident qu'ils ne devaient être au courant de rien. Je ne pouvais pas non plus en parler à mon père sans avouer avoir bravé son interdit. Et je soupçonnais que sa colère serait terrible. Comment je le savais ? Moi-même je ne pourrais le dire, mais je le savais.

Le soir venu, quand mon père est rentré, je l'ai surveillé du coin de l'œil. Allait-il se rendre compte de mon forfait ? Sans me regarder, il s'est dirigé directement vers son bureau. J'ai vu son expression changer en constatant son oubli. Il a soupiré, sa tête s'est baissée, ses épaules se sont voûtées. A cet instant, il a paru avoir bien plus que ses cinquante-et-un ans. Il a fait un pas, fermé derrière lui, puis verrouillé. Ce fut la dernière fois que je l'ai vu.

Un peu plus tard, une détonation a retenti. J'ai de suite compris. Papa était chasseur et ses armes étaient gardées en sécurité dans cette pièce. Je connaissais le bruit d'un coup de feu.

J'ai foncé, tenté d'ouvrir, mais cette porte épaisse ne pouvait être brisée par un gamin de douze ans. J'ai tambouriné, appelé, pleuré, puis je me suis effondré au sol.

Peu de temps après, le propriétaire de la ferme voisine m'a trouvé là où je m'étais écroulé. Lui aussi a compris aussitôt. Il a téléphoné et m'a ensuite emmené dans la cuisine. Je l'ai suivi comme un automate. Dans ma tête, tournait en boucle :

*« Pourquoi ! Pourquoi ! Pourquoi ! »*

Les jours suivants se sont déroulés dans une sorte de brouillard. Le fermier m'avait accueilli pour la nuit, toute sa famille était aux petits soins pour moi. Je ne voyais rien de leurs attentions. Je mangeais parce qu'on me mettait à table, je buvais parce qu'on me donnait un verre et je me laissais déplacer d'une pièce à l'autre sans réaction.

Après l'enterrement, je suis revenu au manoir. J'en avais hérité, bien sûr, et une tutrice m'y a rejoint : une vieille tante maussade que je n'avais jamais vue. Elle s'est présentée comme une sœur de ma mère. Pourquoi pas, je voulais bien la croire. Je m'en foutais en fait.

La vie a repris. De son côté, tante Adeline ne s'occupait pas de moi, du mien, ça m'arrangeait. Je pouvais me morfondre toutes mes heures libres. Mon père avait rédigé un testament très précis en ce qui me concerne. Tout me revenait, mais je ne devais jamais ni vendre, ni déménager. En outre, je devais poursuivre mes études, toujours avec mon précepteur, un homme austère que je n'aimais

pas. Quant au bureau, il devait rester verrouillé jusqu'à ma majorité. Mais à ce moment de mon existence, je n'avais aucune envie d'y entrer à nouveau.

Pourtant, il ne m'a fallu que quelques mois pour que revienne ma curiosité à son propos. Mais j'ai attendu, déterminé à honorer les dernières volonté de Papa. Attendu avec cette certitude que de toute façon, bientôt, je pourrais y retourner et rouvrir cette boîte. Et que si je l'attendais, elle aussi m'attendait. Parfois, je passais devant la pièce, m'arrêtais un instant, souriais et je retournais vaquer à mes occupations.

A mes dix-sept ans, Clémentine, notre femme d'ouvrage a cessé son travail. Sa fille, Annabelle, l'a remplacée. Annabelle ! Je suis de suite tombé amoureux. Avec ses dix-neuf ans, elle m'apparaissait comme la plus belle femme que j'aie eu l'occasion de rencontrer, ce qui n'était pas difficile puisque je n'avais jamais vu grand monde.

Lorsqu'elle venait prester ses heures, la petite boîte s'éloignait de mon esprit et ça me libérait. Je suivais cette jeune fille partout. Je crois que mon admiration l'amusait, elle devait me considérer comme un gamin. Pourtant, petit à petit, nous nous sommes rapprochés. Le jour de mes vingt ans, elle s'est donnée à moi. Ce fut l'un des plus beaux moment de ma vie.

Nous nous sommes aimés follement plusieurs mois. Je ne pensais qu'à elle, oubliant le reste. Quelle merveilleuse période.

Annabelle ! Elle me manque.

Puis, j'ai atteint ma majorité. Le notaire m'a remis une lettre de mon père ainsi qu'une clé. Ça m'a retourné. J'ai hésité à ouvrir l'enveloppe, je ne voulais pas retomber dans mon obsession pour l'étrange coffret. J'ai songé à brûler les derniers mots de mon père sans les lire, mais je n'ai pas pu. J'ai remisé la missive et le sésame dans un tiroir pour tenter de les oublier, mais un soir, j'ai cédé et parcouru les ultimes paroles de Papa :

*« Adrien, mon cher fils,*

*En rentrant ce soir, j'ai compris que tu avais ouvert la boîte. J'ai tout fait pour que ce jour n'arrive pas, mais je savais qu'il surviendrait tôt ou tard, je ne pouvais pas l'empêcher éternellement.*

*J'aurais aimé t'épargner ce poids, mais dès que tu as cédé à cette tentation, j'ai compris que j'avais perdu le contrôle.*

*Pardonne-moi de t'abandonner ainsi, d'une aussi horrible manière, mais c'est mieux pour moi. J'ai choisi cette fin en toute conscience, elle ne changera pas ton destin, mais qu'importe, rien ne le changera de toute façon. Sache que ce n'est pas ta faute, tu n'aurais rien pu y faire.*

*Je t'enjoins à rester fort et déterminé. Tu sais que tu ne peux vendre la maison. Peut-être en auras-tu envie un jour, tout comme j'en ai eu envie, mais je t'en prie, ne le fais pas.*

*Et surtout, quelle qu'en soit ton désir, ne touche plus jamais cette maudite boîte. Rien de bon n'en sort jamais. Au contraire. Je n'aurais jamais dû la ramener de ce voyage de jeunesse, mais comment aurais-je su ? Maintenant, elle est là, on doit faire avec. Elle devient ta responsabilité après avoir été la mienne.*

*N'oublie pas : laisse-la où elle se trouve. C'est tout ce que tu peux faire.*

*Crois bien que je suis désolé bien plus que tu ne l'imagines en me lisant.*

*Paul, ton père qui t'aime »*

Après lecture de ces quelques mots, j'ai sombré dans une profonde tristesse. La culpabilité me rongait ; quoiqu'en ait dit mon père, c'était mon forfait toutes ces années plus tôt qui avait conduit à sa mort.

Ma tendre Annabelle a tenté de me sortir de ma mélancolie. Elle a tout essayé, mais en vain. Au bout, de deux ans, elle s'est lassée de cet homme qui n'avait plus goût à la vie. Je l'ai laissée partir, incapable de la retenir, me punissant peut-être de mon crime. Je l'ai regretté, bien sûr, mais je n'ai jamais cherché à la revoir.

La boîte m'obsédait à nouveau. Quel était son rapport avec mon père ? Que signifiait sa supplique à son propos ? Peu après ma rupture, j'ai finalement cédé, je l'ai ouverte. Comme la première fois, je n'ai découvert que du néant à l'intérieur. Je ne voyais toujours pas son intérêt et ne comprenais pas plus la fascination qu'elle exerçait sur moi.

Sept mois plus tard, à mon grand étonnement, Clémentine m'a contacté. Les yeux pleins de larmes, elle m'a appris le décès d'Annabelle. Mon grand amour était mort. Et là, enfin, tout s'est mis en place.

Tous ces décès autour de moi depuis ma naissance : ma mère, Livia, l'ami de mon père, puis lui et pour finir la femme de ma vie, peut-être même d'autres. La vérité se révélait enfin, si simple. C'était ce coffret maléfique. En succombant à son appel, nous avons tué nos proches. Chaque fois que nous avons craqué et regardé à l'intérieur, un être cher avait disparu. Il se nourrissait avec leurs vies, nous laissant nous-mêmes bien vivants et, surtout, coupables.

Dévasté par cette prise de conscience, j'ai à peine fait attention au nourrisson que Clémentine m'avait fourré dans les bras : ma fille. C'est tout ce que j'en ai retenu. Une enfant dont j'avais maintenant la charge et dont je ne voulais pas. Une gamine qui hériterait de notre malédiction, comment accepter ce destin ? Mais là aussi, je n'ai pas eu le choix.

Au début, sa grand-mère s'est installée au manoir et s'est occupé d'elle, puis, au fil des jours, malgré moi, je m'y suis attaché. Élisabeth ressemblait tellement à Annabelle. Pour elle, je me suis juré de ne jamais retoucher au coffret. J'ai tenu bon, à l'exception d'une fois. Peut-être voulais-je me prouver que je me trompais, que je délirais. Mais six semaines plus tard, tante Adeline est tombée dans les escaliers et s'est rompu le cou. J'ai bien essayé de me persuader que ça n'avait rien d'étrange, qu'elle était vieille et n'avait plus beaucoup d'équilibre, mais je n'ai pas réussi.

Depuis, la boîte est enfermée, le bureau verrouillé et condamné. Je suis devenu comme mon père et je crains le moment où ma fille devra à son tour porter ce fardeau. Je voudrais lui épargner cette vie.

Peut-être puis-je offrir ce funeste objet à quelqu'un.

Mais ne deviendrai-je pas un criminel en agissant ainsi ? J'essaie de ne pas songer à cette possibilité, mais malgré moi, j'observe les gens, je cherche celui qui me succédera.

J'ai déjà repéré l'un ou l'autre candidat.